

[...]

Fady Joudah

فادي جودة

TRADUIT PAR YARA EL-GHADBAN

MÉMOIRE



D'ENCRIER



MÉMOIRE 
D'ENCRIER

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9

INFO@MEMOIREDENCRIER.COM
MEMOIREDENCRIER.COM

[...]

L'image provient des archives de l'organisme palestinien Gaza Soup Kitchen, qui sert les familles de Gaza à travers un réseau de cuisines communautaires. L'organisme fournit tous les jours des repas chauds et de l'eau potable. Chaque repas incarne l'engagement, la dignité, l'espérance et l'esprit indomptable du peuple palestinien.



Écrit dans l'urgence en 2023 alors que Gaza subit l'un des épisodes les plus horribles de son histoire, [...] de Fady Joudah est né d'une nécessité : répondre, en temps réel, à l'indicible. Le poète tisse un univers où les gestes du quotidien – aimer, marcher, respirer – portent la charge et l'épaisseur d'une histoire millénaire. Il offre un univers simple qui prend souvent un accent visionnaire. Et la langue se réinvente à la hauteur de la catastrophe. Avec une clarté rare et un souffle ample, Joudah présente le poème d'une Palestine fragile et inébranlable qui refuse de disparaître. Présence qui rappelle sans cesse que la magie appartient à tous.

Poète palestinien acclamé, **FADY JOUDAH** est médecin et le traducteur de Mahmoud Darwich. Né en diaspora à Austin, au Texas, il a grandi entre la Libye et l'Arabie Saoudite. Il est l'auteur de six recueils de poésie primés. Son premier recueil, *The Earth in the Attic*, préfacé par le prix Nobel Louise Glück, a remporté en 2007 le concours Yale Series of Younger Poets. Fady Joudah a reçu pour ses œuvres et traductions de nombreux prix, dont le prix PEN, le prix Griffin pour la poésie, et une bourse Guggenheim. [...] lui a valu le prestigieux prix Jackson pour la poésie, ainsi que le prix Lenore Marshall, décerné par l'Academy of American Poets. Fady Joudah vit avec sa famille à Houston, où il pratique la médecine.

FADY JOUDAH

فادي جودة

[...]

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
ET PRÉFACÉ PAR

YARA EL-GHADBAN



*Je voudrais que le temps m'accorde
ce qu'il ne peut accorder à lui-même.*

Al-Mutanabbi

[...]

PROLOGUE

Face à l'indicible, meurt la langue. Soudain, la poésie, exhalation d'un corps que l'on croyait mort, insuffle la vie à la langue.

J'écris, je traduis au temps du génocide. J'écris, je traduis du lieu des exilés – nous, enfants, petits-enfants des survivants de la Catastrophe, la Nakba, témoignons.

Pardonnez l'usage du « nous ». La vérité, c'est que c'est autant la Palestinienne que l'écrivaine qui s'expriment ici, grâce à la voix du poète Fady Joudah. Le génocide est entré dans mon vocabulaire. Face à l'extermination, le « nous » n'est plus une figure abstraite. Nous, c'est un peuple face à un monde qui l'a entièrement trahi, abandonné, jeté dans la gueule du lion pour mieux admirer le spectacle. Pardonnez ce « nous » qui exclut autant qu'il inclut. Nous, Palestiniens, n'avons pas inventé les frontières.

Aucun prologue en temps de génocide ne pourra être simplement prologue. Prologue à quoi ? À la fin du monde, à la fin d'un monde, au génocide ? Comment écrire un tel prologue sans trahir ou être trahie ?

Comme le sous-entend le titre du recueil de Fady Joudah, les Palestiniens représentent une ellipse dans la conscience du monde. Ou bien – et c'est ainsi que je préfère l'interpréter – c'est plutôt l'humanité, le commun, l'amour, la tendresse, la justice, toutes ces valeurs et tous ces sentiments que nous chérissons collectivement, qui ont été mis en ellipse, omis, supprimés, rayés. Voici le constat. Et désormais notre condition. Dans ce monde génocidaire, les peuples génocidés d'hier et d'aujourd'hui exposent, par leur simple présence, ou refus de disparaître, l'ellipse, et par ce fait même, ils illuminent ce qui pourrait exister au-delà de l'ellipse. Ainsi sommes-nous les seuls êtres libres sur cette Terre, nous, les suppliciés.

En temps de génocide, la traductrice, écrivaine et humaine que je suis s'est accrochée à la poésie pour ne pas sombrer. Je traduisais les mots de Fady Joudah que je croyais impossibles face à la magnitude de l'horreur, mots qu'il a pourtant rendus possibles. Poète palestinien, médecin et lui-même traducteur du grand poète Mahmoud Darwich, il a écrit ce recueil entre octobre et décembre 2023 depuis les États-Unis, en réaction au génocide approuvé et financé par les pays où nous vivons, des pays qui ont la prétention de dicter aux autres ce qu'est la civilisation.

Et pourtant, à travers sa parole, je vois la tendresse poindre des recoins les plus sombres, de la souffrance la plus profonde. Un bébé grenouille rescapé de la mort, une fillette sauvée des décombres qui sourit, un jeu de gamins, le pêcheur et la proie – allégorie sur l'art de

construire la vie encore et encore après les ruines. Ici, le colibri ; là, le souimanga, oiseau-soleil, emblème de la Palestine. Du fleuve à la mer, l'histoire demeure, telle une fable entre le poète et le loup. Fady Joudah fait appel aux poètes d'antan comme aux mystiques, et même au divin. Tantôt intime, tantôt cosmique, tantôt solitaire, tantôt chorale, la poésie de Fady Joudah résonne pulsion de vie au cœur même de la mort. Palimpseste d'une présence millénaire enracinée dans le chant, le maqâm de cette terre – Palestine. Une terre où l'autre est toujours présent.

Par le poème, Fady Joudah s'adresse à cet autre, l'homme qui aurait pu être un ami, la femme qui aurait pu être une amante et compagne de vie, ou encore le peuple au nom duquel le crime est commis, celui qui reconnaît malgré lui son visage dans les visages des victimes, son histoire dans leur histoire. Le poème fait appel à l'humanité, aux blessures communes, tout en méditant sur les rendez-vous ratés, sur l'amour qui aurait pu, qui n'a pas pu, mais qui pourrait... advenir. Comme le sens des mots après le génocide.

Je ne peux m'empêcher de me demander combien de blessures nous pouvons encore supporter avant que cet espoir dans l'humanité, ce si beau « mal incurable » que nous a légué Mahmoud Darwich, ne meure à jamais dans nos cœurs. Le « nous » ici, ce ne sont pas seulement les Palestiniens. Personne ne sortira indemne de ce qu'on a infligé à cette terre et à ses habitants, cette terre où il y a tant de choses « qui méritent vie ».

Traduire [...] de Fady Joudah, a été cathartique. Je remercie le poète pour le souffle, le médecin pour la médecine de l'âme, le traducteur pour avoir traduit malgré la « souffrance incalculable » la blessure et le refus d'y succomber.

Le titre du recueil : le symbole de l'ellipse. À nous de décider, nous, humains, quelle horreur ou quelle lumière déposer entre les crochets.

À nous de décider si nous aurons un jour l'audace de briser les crochets, et d'exister en toute humanité.

Yara El-Ghadban, 20 août 2025.

[...]

Je suis une affaire inachevée.
L'affaire qui n'a pu achever ni moi

ni mes parents
ne laisse pas mes enfants
en paix. Dans ma main droite,

une feuille. Dans la gauche, une plume
pour écrire, m'élancer, atteindre

ma vitesse limite.
J'oublie que la Palestine

garde tendrement en souvenir
ceux qui la marquent pour l'abattoir

et ceux qu'elle marque pour la vie.
J'écris pour l'avenir,

car mon présent est démolì.
Je vole vers l'avenir,

je tire de mon présent démolir
un passé intelligible. Voir
ce qui n'est pas difficile à voir
dans un monde qui refuse de voir.

[...]

Chaque jour te réveille le massacre de ton peuple,
ce peuple dont la langue a l'accent du lait maternel.

Chaque jour te réveille le massacre de mon peuple.
Te réveille-t-il, le massacre ? Censurée. Furtive, bannie, la
nouvelle. Maccaarthismée.

Je me réveille avec ce qui m'avait accompagné au lit. Sans
rêves. Cauchemars étirés en jours, en semaines, en mois.
Te tiendras-tu à mes côtés l'an prochain et l'an d'après ?
Je serai alors tel mon peuple en ce jour. Errant parmi le
carnage que tu as autorisé ou condamné.

Je me soustrais au nous de toi. Arrêt maladie. Congé
sans solde. Pause administrative. Une longue absence.
J'ai l'habitude d'observer les vautours. Réunis en comité
autour de carcasses qu'ils n'ont pas tuées. Chaque jour,
les vautours restent muets.

Chaque jour, mon père attend la déchirure qui se creuse
dans son âme. Seul survivant parmi ses frères et sœurs,

il redoute de pleurer une nièce, un neveu, leurs enfants ou petits-enfants.

Chaque jour, je demeure là où ils demeurent. Les sœurs aînées de ma mère gardaient leur argent de poche pour ses études ; alors qu'on déclarait la guerre autour de leur droit d'exister.

Ma vie, accent de leur accent, quand mon esprit s'évade. Chaque jour, ma langue te devient méconnaissable. Je cherche un grain de beauté sur une joue, au coin d'une lèvre, pierre sacrée, une petite tache noire à embrasser.

Et mes échardes, objets de collection, artefacts d'un collectionneur. Les morts sont venus nous enseigner quoi, au juste ? Qu'ont-ils à nous enseigner, les massacrés ? Et le deuil se fait chant puisque les morts n'y arrivent pas. Ni à pleurer, ni à chanter sans les vivants.

Chaque jour cette mémoire préancestrale, impossible à abandonner, impossible à côtoyer, martèle sans arrêt : tous les noms que nous portons sont faux.

Chaque jour, ta nuance. Goutte après goutte, ton sens du détail. Une dose, encore, de sédatif. Sédatif : le capital. Le corps : atelier de misère.

[...]

Tu es entré dans le tunnel.
Une lumière éclaire le tunnel infini.
Chaque mot qui te vient à l'esprit
a déjà été écrit
par toi ou par ceux qui écrèment
l'écume des mers.
Ils aiment voyager.
T'aiment d'autant que tu es mort.
À leurs yeux, tu es plus vivant que mort.
Ranimé, tu entres dans le tunnel
vers lequel tu cheminais,
vers lequel on t'a dirigé,
vers lequel on t'a expulsé,
là où ta rate a creusé
le tombeau de ton sang.
Ta masse, excisée,
sa marge de risque, rayée.
La voix passive
est celle de tes meurtriers.
De temps à autre, ils votent.
De temps à autre, la langue meurt.
La voici, elle meurt.
Reste-t-il un vivant pour la parler ?

[...]

Cessez-le-feu maintenant. Avant l’Action de grâce ?
avant Noël ? avant le Nouvel An ?

Pour le jour de Martin Luther King ? pour Pâques ?
pour toujours ?

Avant que les vieilles ruses ne soient dévoilées

et le génocide achevé cette année ou dans
dix ans, et qu'il soit certifié par les experts.

La répétition n'a jamais garanti la sagesse,
mais cessez maintenant,
avant qu'elle ne soit plus qu'un écho, votre sagesse.

Nous devons distinguer
les morts des non-présents.

Vous devez arrimer votre cerveau
à votre cœur, à sa version initiale,

à celle que le monde n'avait pas touchée.
Après le massacre,

qui de nous s'en sortira innocent ?
Et moi, homme de mainmorte,
en ligne, ou derrière les barricades.

Cessez-le-feu maintenant. Bien sûr, vous devriez
accorder plus de droits,
céder du terrain. Bien sûr,

la révolution ne durera pas.
La révolution n'aura pas de fin.

[...]

Puisque tu es
ce qui pour toi est un autre,
pour moi, tu es

aussi proche de la lumière
qu'un grand contorsionniste
dans un grand cambriolage. Un jour,

tes articulations te lâcheront.
La lumière t'éblouira.
L'alarme sonnera.

Je ne voudrais pas que l'on t'attrape,
laisse tomber seulement
cette obsession

d'accaparer la magie ancienne
pour toi et toi seul.

Qu'ils aillent se faire foutre les musées.
La magie appartient à tous.

Sors de ta cachette. Je t'attends là,
au bout de l'un de tes chemins d'évasion.
Je les connais bien, ces chemins.

Il fut un temps, j'étais comme toi,
avant que la lumière ne m'éblouisse aussi.

BONHOMMES ALLUMETTES

Les pétales étaient des étiquettes
de numéros de téléphone,
annonce pour un colocataire

sur le babillard, dans le couloir du département.

Puis les pétales se balançaient entre le oui et le non,
les étiquettes devenues franges,
insignes, autocollants pour pare-chocs,

bandes adhésives
pour voies d'évasion et évadés de guerre.

Les gagnants sont aimés de tous. Peu de gens
m'aimeront.

Ils seront oubliés comme je serai oublié.

Les pétales appartiennent à mon peuple qui, comme
d'autres peuples,